

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 34

Artikel: Dans les Grisons : la Basse-Engadine
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRÛN**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

D'une semaine à l'autre.

LA VAUDOISE

CN a parlé abondamment de toutes les femmes suisses. On a tracé des portraits, vanté les yeux clairs de celles-ci, le nez retroussé de celles-là.

Mais on a presque toujours oublié la femme vaudoise...

Et pourtant...

Et pourtant, elle a un type qui la met bien à part de la Neuchâteloise, par exemple. Ou de la Valaisanne. Les peintres vaudois en ont brossé des tableaux : qui, pour n'être pas très représentatifs de ce type, n'en sont pas moins suggestifs.

D'abord, elle est brune, le plus souvent ; brune de cheveux et de regard. On trouve, bien sûr, aussi des yeux bleus et des cheveux blonds — on en trouve même des roux — mais celles que j'ai rencontrées le plus souvent étaient brunes, grassouillettes, jolies et souriantes. Car le sourire est une des particularités de la Vaudoise. Elle sourit en tous lieux, en toutes occasions et à tout propos. Et comme elle a, en général, les plus jolies dents du monde, ce sourire est l'un des plus avenants qui soient.

La Vaudoise a, outre cela, des particularités autres. D'abord, elle est travailleuse ; très. Ensuite, elle est artiste. Enfin, elle est patriote. Nulle part plus que dans nos villages, la femme ne se voue aussi entièrement aux petits arts sans prétention qui ont été inventés pour son agrément.

Chaque jeune fille est d'un chœur quelconque ; et, dans un pays où la vie locale est intense et l'esprit de clocher solidement ancré, les sociétés féminines de chant jouent un rôle de premier plan.

Et puis, pour terminer le portrait, disons aussi que la Vaudoise babille. Ah ! pas plus que la Neuchâteloise ou que la Valaisanne, bien sûr. Mais pas moins non plus. On connaît, ici comme ailleurs, les réunions autour de la fontaine ou chez la mercière du coin. Et, c'est en cela peut-être qu'elle est Suisse avant que d'être Vaudoise.

Et qu'importe, après tout, que la langue soit bien pendue, si le cœur est bien accroché, hein ?
F. J.



COUMEINT GATOLLION S'E REVEINDZI.

VO n'ai pas z'u cogniu Gatollion, d'ao Tsamp-Riond ? L'avâi d'ao bin âo sê-lâo : quauquê tsamp, on bou, on par-tset de vegnê et on livret à la Tiaisse d'épargne. Mâ l'avâi assebin onna fenna que lâi fasâi totê et que l'avâi onna leinga de serpeint. Ma fâi, lâi avâi prâo soveint d'ao grabudzo à l'hotto, et lè z'assiettê ne lâi dourâvant pas grand tein... câ Gatollion nîrê pas d'un caractère tant coumoudo.

On dzo que l'homme et la fenna s'étant eimpougnî plîie rîdo que lè z'autro iâdzo, la fenna crie à son Gatollion :

— Hé, se tê pouâvê pi crêvâ ! Nion ne te regretterai !

— Ah ! te lo crâi, fâ l'homme. Vâo-tou frêmâ qu'on vâo me regrettâ quand sarî moo ?

Et sêde-vo cein que Gatollion l'avâi imaginâ po sê fêre regrettâ ? L'a baillî dein son testameint tota sa fortèna à sa fenna, à condechon que sê remâryê !

— Ao meinte, desâi lo vaudâi, l'âi arâ dinse on homme po mê regrettâ !
Sami.

SU LO CERESI

MA fâi, sti an, l'ay a pas gras por lês cerises. Et lês ceresîs, soveint fresîs et minâblios, ant trîsta mena.

Dein sta seison, onna vèprâ-mâ l'ay a grand-teins — l'étant doûs su on gros ceresî. Henri couîlessâi lo coutset, que n'étâi pas quemoûdo. Charles, ein deso, oyessâi à tot moment on mîmo bruit. Savâi prâou cein que l'étâi, mâ dè-manda ein lèveint lês gês :

— Qu'ê-te que l'ay a per lez d'amont, Henri, qu'on où adî cliiau débordnâies ?

— N'ê rein, Charles, dese l'autro ; l'ê on vîllio tenerro qu'étâi restâ aguêlî su n'a besse ; et ora, tsî dinse por petits bocôis. N'osse pas pouaire ; ne paou rein fêre dé mau.

On coup dè pierra plîe liein, lo vesin Jules, assebin su on ceresî, laou cria :

— Hé ! vos doûs, qu'ay vos dant tant à rire lez ?

— L'ê mê, reinvouya cî baougro d'Henri, l'ê mê que racontô à Charles lo prîdzo dè demeindze. Tè comprens, li, que n'a rein d'êcheint, cein l'amuse !

La bouna recafâye que firant cliau trâis côs !
A. Tsîvos.

Dans les Grisons.

LA BASSE-ENGADINE

LA plu durant la nuit. Mais, avec les premières lueurs de l'aube, les brouillards se dissipent, ils se replient comme des rideaux de mousseline et laissent apparaître cette belle vallée d'Engadine, qu'on ne voit pas dans son ensemble à cause des méandres de la rivière, mais qui s'offre au voyageur en une succession de petits tableaux à la fois étranges et variés.

Le petit train électrique court dans une large vallée rappelant, à s'y méprendre, le Pays d'En-haut. L'Inn, au cours sinueux, roule des eaux d'émeraude à travers de grasses prairies. Les paysans fauchent leurs foins. Dans l'après-midi, ils viendront les récolter avec de grands filards qu'ils entasseront ensuite sur de petits chars à échelles traînés par un cheval ou un mulet.

Des villages apparaissent. Leurs toits bruns ou rouges mettent une note gaie dans tout ce vert. Ils se serrent autour de l'église à la flèche élancée et les façades blanchies à la chaux sont percées de petites fenêtres en forme de meurtrières, protégées, ici et là, d'un grillage ornementé.

Et ces villages portent des noms chantants, dans la langue harmonieuse du pays. Ils s'appellent Scafs, Zuz, Madulein et Ponte-Campovasto.

Les prairies montent parfois très haut sur les pentes. On distingue leurs taches vertes dans la

grisaille des mélèzes. Plus haut encore, ce ne sont que parois rocailleuses, névés, éboulis et pics vertigineux. Voici le Piz d'Esen, borne formidable posée à l'entrée du Parc National. Puis le train entre en gare de Zernez, la pittoresque bourgade dominée à la fois par son église et le vieux château de Wildenberg.

C'est là qu'il faut descendre si l'on veut parcourir une des contrées les plus sauvages du Parc. Un sentier étroit zigzague dans les mélèzes. Il monte très haut, jusque tout près d'un sommet abrupt. De là, on jouit d'un panorama merveilleux sur tout le Val Cluozza dont la rivière vagabonde descend des névés du Piz Quaternals et du Piz del Diavel pour creuser ensuite des gorges profondes dans la roche friable. Pas de chemin de fer, pas de route, pas d'hôtel ; seulement un blockhaus — sorte de cabane alpestre où l'on peut se restaurer et reprendre haleine avant de poursuivre sa course. Les voyageurs qui tiennent à éviter les fatigues, peuvent traverser le Parc national en auto-car par la route de l'Ofen. Il s'en vont ainsi jusque dans la vallée de Munster, cette lointaine terre suisse qui, du pied de l'Umbrail, pénètre dans le pays d'Italie. Ils voient le Parc à la façon d'un touriste qui prétendrait connaître le Valais pour l'avoir traversé de Brigue à St-Maurice en express.

Au delà de Zernez, le train oblique vers le nord ; il s'arrête à Sûs, le joli village curieusement situé dans un étranglement de la vallée, à l'endroit où débouche la route de la Flüela puis, tantôt traversant des tunnels, tantôt passant sur des viaducs, il atteint la dernière contrée de la Basse-Engadine. Contrée féodale. Partout des ruines glorieuses, des murailles crénelées et de vieilles tours attestent que l'Engadine a connu, comme tous les Grisons d'ailleurs, les luttes à main armée. Elle a subi les invasions ; elle a combattu pour son indépendance. Le plus beau témoin de cette époque est, sans contredit, le château de Tarasp, lequel se dresse là-haut, tout là-haut sur sa colline rocheuse. Véritable nid d'aigle, il possède encore son donjon qui domine les toits des bâtiments voisins, sa cour, ses remparts et son chemin de ronde. Il attire tous les regards, surtout à cette minute, où les rayons du soleil lui donnent tout son éclat. Montagnes, vallées, pics chenus, forêts de mélèzes, rivière écumante, tout disparaît. Il n'y a plus que ce glorieux château-fort, symbole de puissance et de grandeur, magnifique synthèse de tout un passé à jamais disparu.

La dernière station de la ligne ferrée est Schuls — en romanche Scuol. Un peu en contrebas de la gare, on aperçoit le village accroché à la pente. Au premier plan, voici les hôtels et les pensions qui forment une seule agglomération avec Tarasp. Les établissements de bains sont au fond de la vallée, au bord de l'Inn qui, en cet endroit, creuse des gorges profondes. A une faible distance des « palaces », on distingue nettement le vieux village de Schuls dont les maisons grises se transforment peu à peu. Encore quelques années, et il ne restera plus rien de ces demeures rustiques. L'industrie hôtelière aura tout transformé, tout absorbé.

Jadis, le village de Schuls a retenti du fracas des batailles. Des écrivains et des poètes ont célébré ces glorieux faits d'armes. Un chant, bien connu de nos chorales vaudoises, ne commence-t-il pas par ces deux vers :

*A Schuls, au cimetière,
Le sang rougit la terre.*

J'ai dit que l'entrée du Parc national était marquée par la borne gigantesque du Piz d'Esen dominant le village de Scaf. Ici, à une faible distance du village de Schuls, le Piz Pisoc est une autre borne de ce mystérieux parc aux frontières sinieuses, lequel s'étend sur un vaste territoire de vallons déserts et de montagnes dolomites, couvrant une étendue d'environ 150 km².

C'est le soir. Le train remonte la vallée. Tandis que les pics échancrés de la Basse-Engadine sont dorés par le soleil couchant, nos regards ne peuvent se détacher de la masse imposante formée par le château de Tarasp qui, du haut de son éminence, semble écraser toute la contrée.

Jean des Sapins.

Aménités conjugales. — Mme Pesson, d'un ton revêche, à son mari qui rentre de son cercle un peu plus tard que d'habitude :

— Je me demande le plaisir qu'on peut avoir à boire quand on n'a plus soif !

— Mon Dieu, ma chère amie, c'est sans doute un plaisir analogue à celui qu'éprouve à se regarder dans un miroir une femme qui n'est plus jolie.

À l'école. — Le maître explique à ses élèves attentifs que les Grecs possédaient dans l'antiquité de superbes établissements de bains, connus sous le nom de « Therme ».

Alors, le jeune Isaac se s'écrier : « Ah, je comprends pourquoi mon papa a dit l'autre jour à ma maman : « Si le propriétaire vient pour son terme, tu l'enverras baigner... ! »

CONSULTATIONS QUI TOURNENT MAL.

LES grands médecins appelés en consultation au chevet de malades graves ont quelquefois des mésaventures tragi-comiques.

Le professeur Widal de Paris, mort il y a quelques mois, fut appelé une fois en consultation en même temps qu'un de ses anciens collaborateurs. Après l'auscultation du malade, les deux hommes se retirent dans une pièce contiguë pour établir leur diagnostic.

— Patron, dit le collaborateur, je suis bien content de vous voir. Imaginez-vous que j'ai sur le ventre des petits boutons qui m'embêtent...

— Peuh ! ça doit être de l'urticaire, fait Widal.

— Je m'en sais rien... Je n'aime pas ça...

— Eh bien ! faites-moi voir ça...

Le veston et le gilet enlevés, la chemise ouverte, le collaborateur se livre à l'examen de Widal qui bavarde, palpe, s'arrête, conte une anecdote en passant, s'attarde.

Ce fut dans cette posture bizarre que les parents du malade, fous d'inquiétude, les surprirent en ouvrant la porte.

L'explication fut dénuée d'aménité.

Une aventure plus ennuyeuse arriva encore au professeur Widal. Il est appelé en consultation en province, dans un château, avec Sicard et Babinski. Les trois hommes ne s'étaient pas vus depuis fort longtemps. Dès qu'ils furent seuls, ils se tapèrent joyeusement sur l'épaule.

— Eh bien ! vieux, comment va, depuis le temps ?

Ils échangèrent quelques souvenirs de blagues mémorables.

A ce moment, Babinski aperçut une armure couronnée d'un superbe casque. Il le prit, et, par blague, le mit sur sa tête. Le déclin joua, la visière se referma et Bakinski, qui riait beaucoup, commença à rire un peu moins. En vain Sicard et Widal s'efforcèrent-ils de faire jouer le fameux déclin. En vain tentèrent-ils ensuite de libérer Babinski. Celui-ci se retenait pour ne pas hurler de douleur sous les efforts trop vigoureux

de ses amis. Au bout d'un quart d'heure, suants, essoufflés, rendus, Sicard et Widal renoncèrent à retirer le casque. Un bref conciliabule eut lieu. Que fallait-il faire ? Finalement, Sicard entrebâilla la porte et passa la tête. Toute la famille de la malade se précipita, angoissée :

— Alors, docteur ? Alors ?

— Alors, fit Sicard un peu ennuyé, il faut envoyer chercher un serrurier.

— Un serrurier ? répéta la famille sidérée.

— Oui... parce que voilà... il va falloir faire faire un appareil, alors... je... nous voudrions parler au serrurier...

Une demi-heure s'écoula Babinski, dans son casque affirmait qu'il allait périr asphyxié. Enfin le serrurier fut là. On lui expliqua le cas. Plein d'ardeur, il s'efforça de venir à bout du casque récalcitrant. Babinski, gémissant, disait qu'il sentait sa dernière heure arriver. Vaillamment, le déclin de la visière résista à tous les outils du serrurier. La consternation fut générale. Puis, il fallut bien se résigner à la seule ressource possible. Sicard et Widal, peu fiers, avouèrent la vérité à la famille qui sanglotait d'anxiété. En une minute, Babinski fut délivré. Mais leur départ du château fut extrêmement rapide.

IMPRESSIONS DE BAL.

L'U'Y eut-il de nouveau dans les bals, ce dernier hiver.

Les robes furent plus longues. Les femmes redevenant plus femmes, un peu de grâce semblait vouloir revenir.

A côté des robes plus longues, les courtes paraissaient déjà ridicules.

Le jazz, qui ne devait pas durer, dure.

Il n'est pas encore ridicule, lui. Mais cela pourra arriver, puisque c'est le sort de toute chose bénéficiant de l'engouement de la mode.

En attendant, il dure. Comment ne durerait-il pas ?

Il a, dans son répertoire, une danse qui est le mouvement perpétuel : le fox-trot. Le fox-trot donne prétexte à de fort jolies mélodies, c'est entendu. Mais ce rythme, ce rythme obsédant, ce rythme qui a la prétention de tout accompagner, qui accompagnerait le Clair de Lune de Werther aussi bien que l'Ave Maria de Gounod, tout ce que vous voudrez.

Aux programmes de bals, figurent aussi : le one-step, la java, le boston, le tango, etc. Mais le mouvement irrésistible, c'est le fox-trot. Il emporte les musiciens qui se mettent à danser sur leur chaise, et cela peut durer toute une nuit, cela pourrait durer... toujours.

Le jazz tient bon pour une autre raison.

Un jour, un jazz en vogue m'a dit :

— La musique, mon vieux, c'est du commerce.

Avec ce sens pratique, qui n'est pas souvent le fait des artistes, évidemment, on peut aller loin.

Le jazz s'est adjoint un précieux collaborateur : le saxophone « le noble et tendre saxophone encanaillé depuis la guerre dans les musiques trépidantes et nègres » a-t-on écrit quelque part.

Comme le jazz, le saxophone est un enfant gâté, et partant, aussi exigeant que son collègue.

— Que jouez-vous ?

— Le violon.

— Pour faire la partie de violon, je préfère un saxo.

— Que jouez-vous ?

— Le violoncelle.

— Un saxo me fait la partie de violoncelle.

— Que jouez-vous ? La flûte ? la clarinette ? le hautbois ? Dans beaucoup de musiques de bal, on n'écrit plus pour ces instruments-là.

On voit encore des trompettes, des trombones dans les orchestres-jazz ; bientôt on n'y verra plus que des saxophones.

Après... après, espérons que cela changera.

Un jour, c'est possible qu'on se souvienne que la variété des timbres fait la richesse de l'orchestre, même au bal.

Maurice Dupont.

LE FIL D'OR.

A mon voisin Pierre.

MON voisin, comme vous rentriez des champs, ce tantôt, je vous ai entendu échanger avec votre compagnon des propos peu aimables au sujet des poteaux dont une compagnie vaudoise a jalonné le pays.

Vous redescendiez de votre champ des Bretillettes et sans doute du haut de cette colline aviez-vous été frappé une fois de plus du nombre de ces malheureux poteaux. Et je vous entendais accabler d'épithètes malsonnantes « ces vilains piquets », ces dangereuses lignes à haute tension, ces transformateurs, isolateurs, interrupteurs, compteurs, moteurs, que sais-je ?

Que sera-ce quand sur chacun de nos toits villageois se dresseront les antennes, les pylônes, les cadres de stations particulières réceptrices et expéditrices d'ondes herziennes ? Vous espérez n'être plus de ce monde à ce moment-là ? Mais vous êtes jeune, mon voisin, jeune et fort ; et bien que vous soyez naturellement réfractaire au progrès, vous finirez par y venir vous aussi. N'avez-vous pas déjà acheté une faucheuse, une auto, une scie à moteur ? N'avez-vous pas la lumière électrique dans vos étables, à la grange et dans votre habitation ? Et le téléphone ? Vous êtes un des derniers abonnés de la station, mais quel abonné !

Votre jardin touche le mien ; et pourtant vous n'hésitez pas à décrocher votre cornet et à appeler mon numéro pour un oui et pour un non.

— Combien avez-vous vendu vos œufs cette semaine, voisine ?

— Avez-vous acheté les petits porcs de la Christine ? On les dit bons ; je crois que ce serait une bonne affaire.

— Pouvez-vous me prêter le semoir ?

— Voulez-vous la herse à prairie cet après-midi ?

...Et tant d'autres renseignements, conseils, nouvelles, qu'on n'irait ni donner, ni chercher, mais que cette merveilleuse invention du téléphone met dans votre vie de chaque jour avec, en plus, le brin de causerie dont on ne se prive pas entre voisins... et voisine !

Tout cela c'est le progrès. Pourquoi grogner, maugréer contre les moyens qui vous amènent ce progrès ?

Ces poteaux, c'est laid ; peut-être — mais c'est utile — et d'ailleurs qui vous dit que c'est vraiment laid ?

Ecoutez-moi encore un petit moment, voisin, je ne veux pas vous faire de la morale, je veux seulement vous raconter ce que j'ai vu cet après-midi en me promenant du côté des Biolles.

Les fils électriques (oui, parfaitement, ceux de la grande ligne des Forces de Joux, ceux que vous invectivez chaque fois que vos pas vous portent au bois ou au champ), eh bien ! ces fils, ils étaient d'or, mon voisin ; ils conduisaient par volts ou ampères, mais ils conduisaient jusqu'à moi, du fond de la plaine vaudoise, un long rayon de lumière, un rayon d'or, balancé d'un poteau à l'autre.

Chez nous, rien ne gêne la ligne. Les côtes ont été franchies, les vallons traversés, les champs parcourus et, dans la forêt, une tranchée profonde et nette lui ouvre une route au travers de la houle des arbres.

Sur chaque poteau une bande rouge, un écriteau jaune que vous connaissez bien : « Danger de mort ! »

Ah ! c'est gai, n'est-ce pas, de travailler dans les champs, ou les vignes où passe, violente et mystérieuse, cette force terrible : la haute tension ! Elle est portée par les fils de cuivre d'un poteau à l'autre, depuis le creux de Montcherand jusqu'à la frontière française du Jura neuchâtelois.

A tort ou à raison, mon voisin, vous n'aimez pas, en temps d'orage, le voisinage du réseau. Et quand, à la vigne, vos mîoches s'appuient au poteau pour goûter ou se reposer, comme vous les secouez, les pauvrets ! « Crapaud de gamin ! veux-tu filer loin de ce poteau ! »